

Valérie Lacagne

Tous les possibles



Valérie Lacagne

Tous les possibles

© Valérie Lacagne, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1537-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

Paris /septembre 1984 – avril 1985

J'ai vu Théo pour la première fois dans la cour du lycée où je viens d'être admise en seconde ; et je suis restée foudroyée : par sa beauté, sa classe et son aisance. Sous la puissance du choc, j'ai dû m'asseoir. Grand, brun, élancé, jean, chemise blanche, toujours un ou deux bouquins dans les poches de sa veste noire, chaussures de ville en cuir noir. Ça me changeait de mon collège de banlieue, de ses petites frappes toujours une insulte à la bouche, de leurs survêtements fatigués et baskets avachies.

Avant ce jour de septembre 1984, je n'avais jamais rencontré quelqu'un comme Théo. Cette année-là, je découvre qu'une fille peut porter une jupe sans être importunée toute la journée, sans se faire traiter de pute, ou subir des mains baladeuses.

Je découvre que filles et garçons – et même garçons entre eux – peuvent se parler sans s'insulter, se frapper, s'humilier, sans être toujours le bourreau et /ou la victime.

Je découvre que d'autres s'intéressent à la littérature, au cinéma, à la politique, à la philosophie, sans être rangés dans une case (intellos, la pire insulte, là d'où je viens), et sans avoir besoin, de toute urgence, de protecteurs pour conserver leur intégrité physique.

Je découvre que le professeur d'anglais s'adresse à ses élèves exclusivement en anglais ; que chaque professeur appelle ses élèves par leur nom de famille, précédé de Monsieur ou Mademoiselle, avec le plus grand respect.

Je découvre que je n'ai jamais étudié (ou juste fait semblant), et que mon dix-neuf de moyenne générale dans mon collège miteux ne vaut guère plus qu'un petit onze ou douze ici – dans le meilleur des cas –.

Je découvre la vie et les études dans un grand lycée parisien.

Je découvre des familles où les parents ne passent pas leur temps à se détruire, à se maudire, ou s'ignorer ; où parents et enfants sont à leur place, chacun dans leur rôle.

Je découvre des familles où les conversations à table tournent autour du dernier prix littéraire, ou de la dernière exposition artistique en vue.

Je découvre des familles où les parents se soucient de leurs enfants, tout en leur laissant une grande liberté, cadrée.

Je découvre des familles où chacun parle couramment l'anglais et parfois plus ; skie, pratique la voile, l'équitation ou l'escrime ; où l'on part à la montagne en février, et au bord de la mer en été.

Je découvre des familles où la suite naturelle des études, après le bac, est d'entrer en Classes Préparatoires dans un grand lycée parisien (je ne sais même pas que ça existe, avant mon entrée en seconde), puis d'intégrer une grande école, ou de faire médecine ou son droit.

Je découvre la grande bourgeoisie et ses héritiers.

Et je veux tout faire comme eux.

Au passage, je découvre aussi la honte, la gêne, le sentiment d'illégitimité, le gouffre de mon ignorance.

Jusqu'au printemps, malgré mes deux heures de transport (j'habite loin en banlieue), je tiens. Je me bagarre chaque jour pour rester à flot. Je m'accroche. Je prends tout ce qui passe, m'intègre plus ou moins, à la marge, met les bouchées doubles pour combler mes lacunes scolaires et culturelles, abyssales. J'observe, écoute. Je suis avide de tout ce qui m'éloigne de mon milieu. Comme j'ai la chance de ne pas être trop bête, ça marche. Je m'appuie sur deux ou trois domaines où je suis calée – cinéma, politique et histoire – qui constituent ma porte d'entrée auprès de mes nouveaux camarades de classe, tous cultivés et bien élevés. Pour le reste, je rattrape le plus vite possible. Je passe mes heures de train à lire les classiques que je ne connais pas, à rattraper mon retard en anglais (colossal – pendant quatre ans, au collège, j'ai eu le même professeur et je n'ai jamais entendu un mot d'anglais —). Mes notes remontent, et je fais la course en tête en histoire et en géographie.

Je me suis fait une ou deux copines, un peu à côté, comme moi, ce qui me permet de me sentir moins seule. Une petite blonde, Nathalie, issue de la classe moyenne avec une mère professeur de collège, qui veut devenir actrice ; et une grande brune, métisse chinoise, Solange, qui a vécu en Afrique du Sud jusqu'à six ans, et n'avait jamais mis les pieds dans une école avant sept ans. Ah oui,

j'oubliais ; dans ce lycée, tout le monde est blanc : une vraie nouveauté pour moi, scolarisée depuis toujours aux marges de la République, dans des établissements où se mêlent des dizaines de nationalités différentes. (Jusqu'à quinze dans ma classe de CM2, quand la France accueillît boat people d'Asie et Afghans.) Pas un noir – ah, si pardon, un, en tout et pour tout – fils d'ambassadeur d'un pays d'Afrique dont j'ai oublié le nom ; pas un seul même issu de l'immigration maghrébine, pas d'asiatiques ; en revanche, des Français de confession juive qui arrivent avec leur kippa le matin, et la posent à l'entrée du lycée.

Mi-mars, épuisée, je m'écroule. La violence du choc de ces découvertes me vaut une grave dépression – ni diagnostiquée, ni soignée – deux mois d'arrêt complet sans aller au lycée. Des jours entiers au fond de mon lit à fixer les murs de ma chambre en me demandant ce que je vais devenir. Dix kilos de moins, et une lucidité nouvelle qui ne me quittera plus jamais. J'ai envie de me liquéfier et de disparaître, mais c'est finalement la vie qui l'emporte, après un coup de fil des représentants de parents d'élèves de la classe qui s'inquiètent de ce que je deviens, et affirment que tout le monde m'attend au plus vite.

À mon retour au lycée, en mai, Théo, avec qui j'ai à peine échangé trois ou quatre mots depuis septembre, même si j'ai passé une partie de mon temps à l'observer sous toutes les coutures, me demande si ça va mieux. Son regard est plein de questions, d'embarras et de sincérité. Je n'en montre rien, mais si je me laissais aller, je lui sauterais au cou. J'existe donc à leurs yeux – et aux siens en particulier – malgré ma différence. Je comprendrai, quelques années plus tard, sa sollicitude, son inquiétude et son empressement à me rassurer, à ne pas me laisser couler, et partir.

En tant que délégué de classe, Théo me dit de ne pas m'en faire pour l'an prochain et que, malgré mes deux mois d'absence, je passe haut la main en Première, vu que je suis une élève très prometteuse.

— Prometteuse ?

Je dévisage Théo d'un air sceptique, en croyant qu'il se moque de moi. Impérieux, il me dit de le suivre et m'entraîne dans la salle, où M. Garnier, notre professeur principal, nous attend pour le prochain cours de mathématiques.

M. Garnier confirme ce que Théo a dit. Il ajoute que mes progrès, cette année, vu d'où je viens (quand il dit cela, j'ai le sentiment de sortir d'une réserve ou

d'une jungle profonde et dangereuse), sont tout à fait remarquables. Il ajoute que le conseil de classe a suivi ma demande – entrer en section Philo-Maths en Première – et non en section Maths-Physique comme le souhaitaient mes parents, ce qui est très rare. M. Vidal (Théo) a beaucoup plaidé en votre faveur, et cela a beaucoup pesé dans la décision du conseil. Je suis incapable d'articuler un seul mot, et dois lui sembler abruti. M. Garnier ajoute, de manière douce et bienveillante, sans jugement aucun dans la voix, que si j'ai des soucis quels qu'ils soient, l'infirmière du lycée peut m'être d'une grande aide. Les larmes aux yeux, je bafouille un vague remerciement et m'installe au fond de la salle, afin de retrouver mes esprits, pendant que M. Garnier fait entrer les autres élèves. Pour la première fois de ma vie, un adulte responsable se soucie de moi, sans contrepartie à verser, ni arrière-pensées. Théo vient s'asseoir à côté de moi, l'air triomphant : Tu vois, je ne t'ai pas menti ! Je me sens comme un sucre qui se dissout sous son regard. Il me prend la main et la serre fort dans la sienne : Ça va aller, Juliette.

PARTIE I
SECONDE / PREMIÈRE

Qu'importe ma vie ! Je veux seulement qu'elle reste fidèle à l'enfant que je fus.

Georges Bernanos, *Les grands cimetières sur la lune*, 1938

Mai 1985

Le temps est radieux, le ciel bleu azur et la température juste ce qu'il faut pour sentir arriver l'été, sans être déjà écrasé de chaleur. Cours d'histoire, l'un de mes préférés, sur la Seconde Guerre Mondiale. Le professeur est un peu étrange, petit et sec comme un coup de trique, un peu alcoolisé sur les bords je crois, et gros fumeur aussi. Ses doigts sont jaunis par la nicotine. Il possède tout un tas de petites fiches pour faire cours, et ce qu'il raconte est passionnant. Je suis assise contre la fenêtre et laisse vagabonder mon esprit dans la cour intérieure du lycée – sorte de cloître sans jardin –. J'observe les rouges-gorges qui rivalisent de trilles et de volutes, ébaubis par l'arrivée soudaine du printemps. Théo est assis à côté de moi. Je me sens bien. À l'abri. Je tends l'oreille à la question plus que pertinente d'Etienne. Ce mec m'insupporte, mais il a cela pour lui, finesse et intelligence.

— Je ne comprends pas pourquoi Hitler n'a pas envahi l'URSS plus tôt dans la saison, pour éviter de connaître le même sort que Napoléon ?

Le professeur s'éclaircit la voix et nous confirme que la question est judicieuse. Je ne sais pas ce qui me prend – moi qui d'habitude n'ouvre jamais la bouche en cours, et suis aussi discrète qu'une sourde muette quand elle se tait – je lève la main. Étonné, Théo se tourne vers moi. Le professeur me donne la parole :

— Je pense que c'est à cause de Mussolini.

Passé la surprise d'entendre le son de ma voix s'élever dans la classe, je me lance et leur déballe tout ce que je sais.

— Mussolini a envahi les Balkans au printemps 41 ; ce qui devait être une simple formalité pour l'armée italienne s'est transformée en vrai borborygme. Hitler a dû sortir son allié de ce mauvais pas et retarder d'autant l'opération Barbarossa ; d'où le décalage de quelques semaines dans l'invasion de l'URSS. Décalage fatal aux armées allemandes qui devront affronter l'hiver russe, comme les armées de Napoléon en 1812.